

## Les footballeurs algériens en France à l'épreuve des identités nationales

**Yvan Gastaut**  
Université de Nice

Dès sa mise en place en 1932, le football professionnel français a accueilli de nombreux joueurs venus des colonies parmi lesquels un bon nombre était issu des milieux indigènes. Au sein des clubs et davantage encore au sein de l'équipe de France pour quelques cas rares mais significatifs, la place de ces joueurs avait une connotation toute particulière, renvoyant à la problématique de l'origine nationale structurée autour des enjeux de la colonisation puis de la décolonisation. Le regard curieux porté par les Français sur ces sportifs des colonies, ajouté à la complexité de leur parcours personnel, informe sur les ambiguïtés de la société française à l'égard de ses « sujets indigènes » puis de ses immigrés ou enfants d'immigrés. Au même titre que les populations enrôlées dans l'armée française lors des deux conflits mondiaux, il s'agissait de vérifier leur attachement à la France à travers leur contribution, quand leur talent le permettait, aux rencontres internationales. L'étude de ce petit nombre de footballeurs ayant eu le mérite et la chance d'accéder au rang de vedette, donne également des clés de compréhension sur la charge symbolique que doit supporter le footballeur « indigène » ou « issu de l'immigration » en métropole, mis au service de discours identitaires divers et parfois contradictoires en fonction des contextes historiques.

Le cas du Maghreb où le football s'est développé rapidement à la suite de la métropole et notamment de l'Algérie est particulièrement significatif. La spécificité des joueurs algériens ou d'origine

algérienne en France réside dans la permanence d'un rapport compliqué aux origines qui correspond à la construction d'un fossé symbolique entre la France et l'Algérie. Si la réalité a toujours été différente, dans la mesure où une circulation des footballeurs professionnels algériens entre le sud et le nord de la Méditerranée s'organisait sur le modèle d'un marché du travail, en matière d'équipe nationale une tension a toujours existé autour du choix des joueurs entre France et Algérie. L'évitement mutuel des deux pays sur le plan des rencontres internationales ne fait que confirmer une tendance à l'affrontement larvé inscrit dans la longue durée, héritage des rancœurs liées à la guerre d'Algérie.

### I – Une proximité mal assumée

Intimes pendant plusieurs décennies, la France et l'Algérie n'ont jamais pu se retrouver sereinement opposées sur un terrain de football. Pourtant dans les départements algériens, le football était pratiqué en grand nombre par les Européens qui acceptèrent au bout de quelques temps la présence d'indigène dans leurs rangs de même que les clubs en métropole, notamment dans sa partie sud, ont assez vite enrôlé des footballeurs indigènes. La Guerre d'Algérie allait stopper provisoirement la circulation de ces footballeurs professionnels tout en creusant durablement le fossé entre les deux équipes nationales.

### Un difficile face à face entre équipes nationales

Pendant la période coloniale, s'il n'existait évidemment pas d'équipe nationale algérienne jusqu'au fameux « onze de l'indépendance » en 1958, des oppositions ont pu exister sur le terrain, jamais officielles, entre des équipes de France « B » et des sélections locales : sélections de la ligue d'Alger, sélections dites « nord-africaines », algériennes ou d'une localité. La plupart du temps ces équipes provinciales étaient composées d'indigènes mais pas toujours de manière exclusive. Elles pouvaient aussi compter dans leurs rangs des européens : aucune distinction nationale ne s'opérait dans le cadre de ces rencontres ponctuelles envisagées davantage comme des oppositions entre les meilleurs éléments locaux sans distinction d'appartenance et une sélection nationale. Si cette mixité était parfois acceptée dans le football et le sport en général notamment lorsqu'il s'agissait de rencontres amicales ou de préparation, elle ne l'était plus en matière de vie politique ou économique.

La première véritable rencontre ayant la saveur d'une opposition nationale s'est déroulée curieusement en 1954, quelques mois avant le début de l'insurrection de la « Toussaint rouge » : une sélection nord-africaine emmenée par l'international en fin de carrière, Larbi Ben Barek portant le brassard de capitaine bat l'équipe de France « A » par 3 buts à 2 dans le cadre de la préparation de cette dernière à la Coupe du monde de 1954 se disputant en Suisse. L'équipe tricolore comptait dans ses rangs deux titulaires qui auraient pu faire partie de la sélection nord-africaine : le Marocain Abdherramane Majhoub et l'Algérien Abdelaziz Ben Tifour.

Après l'indépendance, la fréquence des oppositions nationales entre la France et l'Algérie n'augmenta pas : au manque de volonté partagé de se

rencontrer sur le terrain, s'ajouta l'absence d'occasion d'être adversaires dans les compétitions internationales, la France faisant partie du groupe « Europe » et l'Algérie du groupe « Afrique ». Les seules oppositions possibles auraient pu avoir lieu lors des Coupes du monde 1982 et 1986 où les deux sélections étaient présentes, mais le hasard ne l'a pas permis. Cependant en deux occasions, France et Algérie furent amenées à se rencontrer dans le cadre d'une compétition officielle, lors des Jeux méditerranéens de 1967 et de 1975, non sans tensions.

La première, aux Jeux de Tunis, qui se solda par une victoire 3 buts à 1 de l'équipe de France amateur sur l'équipe d'Algérie « A » en poules qualificatives, fut mal digérée du côté algérien. Le sélectionneur fut immédiatement renvoyé après ce qui avait été vécu comme un affront quelques années après les Accords d'Evian : une défaite, certes, mais de surcroît contre une équipe de France de second plan.

La seconde aux Jeux d'Alger se déroula dans un contexte singulier. Quelques semaines après la visite officielle de Valéry Giscard d'Estaing, premier chef d'Etat français reçu à Alger depuis l'indépendance, la finale du tournoi de football opposa une équipe d'Algérie galvanisée par son public et par la présence dans la tribune officielle du président Houari Boumediene à une équipe de France amateur qui comptait dans ses rangs Michel Platini. Le scénario de la rencontre attisa les réactions passionnelles latentes des 70.000 spectateurs : après avoir été longtemps menée à la marque, l'Algérie égalisa en toute fin de rencontre et marqua un but décisif durant la prolongation, l'emportant ainsi 3 buts à 2. Le public chavira et une liesse s'empara de la ville d'Alger : défilés, concerts de klaxon, scènes de joie accompagnèrent la victoire algérienne comme aux

premiers jours de l'Indépendance. Cet événement était perçu comme une occasion de plus d'affirmer l'indépendance algérienne vis-à-vis de la France.

La seule véritable rencontre officielle a été un gâchis : le 6 octobre 2001, en guise de lancement de « l'année de l'Algérie » en France, une rencontre amicale France-Algérie fut programmée à Paris, au Stade de France<sup>1</sup> : la rencontre alimenta la passion de part et d'autre de la Méditerranée plusieurs semaines à l'avance, entre joie et inquiétude dans le contexte d'une équipe de France flamboyante après ses succès à la Coupe du monde 1998 et à l'Euro 2000 et quelques semaines après les attentats terroristes frappant les Etats-Unis. Alors que la supériorité de l'équipe de France s'exprimait sur le terrain à quinze minutes de la fin (4 buts à 1), l'ambiance autour du match dégénéra : Marseillaise sifflée, ministres et officiels conspués, bagarres. Puis un scénario imprévu vint perturber la fin de la rencontre : plusieurs dizaines de spectateurs pour la plupart des jeunes issus de l'immigration, se jouèrent du service d'ordre, pénétrèrent sur la pelouse provoquant l'interruption définitive de la partie. Ce fiasco que le Président de la Fédération française Claude Simonet aura bien du mal à surmonter, était de taille dans la mesure où jamais un match officiel n'avait été arrêté avant son terme depuis la création de la FFF en 1904. La tournure vénéneuse de la rencontre suscita une vive émotion bien au-delà du milieu sportif au sein des opinions publiques françaises et algériennes qui relancèrent le débat sur l'intégration et l'identité nationale<sup>2</sup>. A *Libération* qui avait donné la pleine mesure des enjeux de la rencontre en titrant sur sa première page le jour du match : « *France-Algérie, quarante ans d'arrêts de jeu* »<sup>3</sup>, *Marianne* répondit sous la plume de Christine Clerc en évoquant « *les enfants du divorce* » qui avaient interrompu la rencontre alors que *Le Monde*

estimait que la rencontre France-Algérie de la réconciliation restait à jouer<sup>4</sup>.

## Une intense circulation vers la France à l'échelle des clubs

Malgré l'impossibilité de se rencontrer sur un terrain de football lorsqu'il s'agissait des équipes nationales, la présence de footballeurs venus d'Algérie était appréciée au niveau des clubs de métropole dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pour les joueurs devenus force de travail plutôt que représentants d'une nation, le problème identitaire était moins prégnant à cette échelle.

Aux débuts du football professionnel, l'intérêt des clubs de métropole s'était déjà porté sur quelques talents venus d'Afrique du Nord susceptible d'être sélectionnés en équipe de France. Alfred Wahl a bien montré le caractère spectaculaire du développement du football en métropole et dans les colonies par l'intermédiaire des Européens, Français, Espagnols, Italiens, Maltais. Si au début, les indigènes étaient totalement exclus de cette pratique, peu à peu des éléments autochtones furent introduits dans certaines équipes à partir des années trente et surtout quarante.

Le premier cas d'un footballeur originaire d'Afrique du Nord en équipe nationale fut celui d'un pied-noir, Alexandre Villaplaine en 1926<sup>5</sup>. Celui-ci avait été remarqué lors d'une victoire retentissante de sa sélection d'Afrique du Nord sur l'équipe de France « B » à Sète en 1925. Les premiers cas de footballeurs indigènes ne sont guère plus tardifs : Said Bennouna originaire d'Orléansville (El Asnam), brillant meneur de jeu de l'équipe de Sète en 1934 fut retenu en 1936 en équipe de France pour jouer contre la Tchécoslovaquie tandis Abdelkader Benbouali, défenseur du Racing Universitaire d'Alger (RUA) connut la sélection en 1937

alors qu'il venait de signer un contrat avec l'Olympique de Marseille. Le plus célèbre est le Casablancais Larbi Ben Barek surnommé « la perle noire », autre joueur de l'Olympique de Marseille, puis du Stade Français après la Libération et titulaire de l'équipe de France entre 1938 (défaite de l'équipe de France 1 à 0 contre l'Italie à Naples) et 1954 alors qu'il fêtait ses 40 ans.

L'implantation des joueurs indigènes était surtout importante dans les clubs du sud de la France : Sète, Marseille notamment alignaient parfois jusqu'à sept joueurs originaires d'Afrique du Nord. Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi ont dénombré 40 joueurs venus de l'Union française ou des départements français d'Algérie recrutés entre 1945 et 1955 dont 23 Algériens<sup>6</sup>. Parmi les plus célèbres, Khader Firoud, originaire d'Oran fut un grand joueur puis l'entraîneur aux compétences reconnues du Nîmes Olympique<sup>7</sup>.

Il existait donc, dès les années trente, une circulation des footballeurs professionnels de part et d'autre de la Méditerranée, faite de va-et-vient incessants liés aux contrats et aux opportunités offertes<sup>8</sup>. La contribution des indigènes ou des européens d'Algérie au football français de haut niveau a été d'emblée très importante. Cet apport ne sembla pas jusqu'aux indépendances causer de préjudice moral, la question de l'appartenance nationale n'étant pas encore posée avec acuité.

### La guerre d'Algérie, moment décisif

La libre circulation des footballeurs de haut niveau a été contrariée par le conflit de décolonisation et ses conséquences. La question du choix de la patrie et donc de l'équipe nationale a commencé à se poser chez les Algériens évoluant dans des clubs français avec la radicalisation du mouvement de Libération.

Dès le début de l'insurrection, le football servit d'instrument de propagande pour le Front de Libération nationale (FLN). Par exemple, en mai 1956, deux clubs de Sidi Bel Abbès devaient se retrouver en finale de la coupe d'Afrique du Nord. Le premier était une équipe de « pieds-noirs », le Sporting, alors que la seconde était une équipe de « musulmans », l'Union musulmane. Mais la rencontre n'eut pas lieu à cause d'une polémique lancée autour du capitaine du Sporting, Henri Calatayut, sous le coup d'une suspension mais qualifié malgré tout par la Ligue de football de l'Ouest, seule compétente pour les affaires concernant le football dans les départements algériens. L'Union musulmane criant à l'injustice, déclara forfait. Le FLN exploita cette affaire, ordonnant à tous les clubs « musulmans » de se retirer des compétitions en signe de protestation.

Dans un contexte d'affrontement durci consécutif à la Bataille d'Alger en 1957, le FLN décida, sous la houlette de l'un des chefs de sa Fédération de France Mohammed Boumezag, de bâtir une « équipe nationale » algérienne composée de joueurs professionnels évoluant dans les clubs français. Le 13 avril 1958, neuf des meilleurs joueurs algériens du championnat de France sensibilisés à la cause révolutionnaire, quittèrent discrètement et clandestinement leur club et traversèrent la Méditerranée pour rejoindre Tunis afin de constituer une équipe nationale algérienne. Cette affaire, une fois révélée, provoqua une vive émotion dans les milieux du football français et dans l'opinion. Parmi ces joueurs se trouvaient Abdelaziz Ben Tifour, élément de l'AS Monaco et titulaire de l'équipe de France depuis 1954 ainsi que Rachid Mekloufi qui avait porté le maillot tricolore en équipe de France militaire<sup>9</sup> et Mustapha Zitouni tous deux de l'AS Saint-Etienne et inscrits sur

les tablettes du sélectionneur Albert Batteux en vue de la Coupe du monde de 1958 qui allait se dérouler en Suède.

Pierre Lanfranchi a bien montré le rôle important joué par Rachid Mekloufi qui avait le statut de vedette et qui est devenu l'un des symboles du mouvement de Libération nationale, alors que quelques mois plus tôt en juillet 1957, il remportait avec l'équipe de France militaire le championnat du monde en Argentine. Toutefois Mekloufi a essentiellement vécu la guerre sur les terrains de football étrangers et dans les hôtels internationaux. Dans son roman *Le vainqueur de coupe*, Rachid Boudjedra rendant hommage à cette équipe, salua Mekloufi comme le « footballeur de la Révolution »<sup>10</sup>. Cette équipe nationale qui ne mit jamais les pieds en Algérie et ne joua jamais sur son sol jusqu'à l'Indépendance disputa 91 matches internationaux de 1958 à 1962. Considérée comme « historique » par l'Etat algérien, elle est régulièrement honorée et fêtée comme un « lieu de mémoire » par la Fédération Algérienne de Football<sup>11</sup>.

Passé le moment délicat de la guerre, la circulation des footballeurs algériens de haut niveau pouvait reprendre entre Algérie et France. Mais un problème nouveau se posa en matière d'appartenance nationale et du choix de celle-ci. La dualité franco-algérienne fortement ressentie par ces footballeurs ne pouvait pas s'exprimer dans toute sa complexité lorsqu'il fallait répondre aux sélections nationales : il fallait choisir.

## II - Des générations face au choix de l'équipe nationale

A la suite des Accords d'Evian, la question du choix a commencé à se poser avec acuité pour les footballeurs professionnels algériens évoluant dans les

clubs français. L'utilisation de la notion de « génération », opératoire dans la discipline historique à partir de différents travaux de recherches notamment en ce qui concerne les intellectuels<sup>12</sup>, semble pouvoir s'appliquer aux sportifs professionnels dans la mesure où leur notoriété suscite une mobilisation des vecteurs d'opinion.

Trois générations successives peuvent être mises en lumière : celle de la transition active dans les années cinquante et soixante, celle, sans doute la plus problématique, qui accompagne les flux migratoires les plus massifs, présente sur les terrains dans les années soixante-dix et quatre-vingt, enfin, celle qui vit en France et qui fait les beaux jours des clubs professionnels dans les années quatre-vingt-dix.

### La génération Mekloufi

La première génération rassemble des footballeurs algériens-indigènes, « sujets français » incarnés par Rachid Mekloufi qui, après l'épisode de l'équipe du FLN, entama une nouvelle carrière en France à partir de 1963. Revenu à l'AS Saint-Etienne, il marqua notamment les deux buts de la victoire lors de la finale de la Coupe de France face à Bordeaux (2-1) en 1968. Il fut également sacré meilleur joueur du championnat de France 1966. Mais, depuis son retour, la situation avait changé : le joueur était en fin de carrière et la plupart des observateurs considéraient qu'il était passé à côté de ses plus belles années en s'engageant auprès de l'équipe du FLN. Sa popularité n'était plus aussi répandue : dans les milieux du football, son image était quelque peu ternie. A Saint-Etienne, il fut d'ailleurs sanctionné par son entraîneur Albert Batteux - qui n'avait pas digéré sa défection pour la Coupe du monde de 1958 - pour s'être répandu dans

L'Équipe de manière intempestive. En conséquence, il fut privé du capitanat qui devait lui revenir<sup>13</sup>. Cette sanction provoqua une polémique dans la presse sportive : certains journalistes allèrent jusqu'à insinuer que Mekloufi se voyait déchu de sa fonction parce qu'il était algérien et qu'il n'était pas question que le capitaine d'une équipe aussi réputée que l'AS Saint-Etienne pût être de nationalité algérienne.

Après une dernière année comme joueur à Bastia, durant la saison 1969-70, Rachid Mekloufi retourna en Algérie pour devenir entraîneur de la sélection nationale en 1971. Sa démarche était semblable à celle de beaucoup d'anciens joueurs professionnels rentrant au pays après une carrière en France pour devenir des cadres et des éducateurs. Jusqu'alors l'entraîneur de l'équipe nationale avait été un Français, Lucien Leduc et, par ce choix, la Fédération algérienne marquait une volonté de « nationalisation »<sup>14</sup> au moment où les compagnies pétrolières subissaient le même sort : le football était appréhendé comme l'un des ciments de l'identité algérienne. Appliquant des conceptions élitistes fondées sur l'efficacité empruntées au football professionnel français, Rachid Mekloufi se heurta très vite à l'incompréhension des dirigeants algériens : il fut contraint de démissionner dès l'année suivante en 1972<sup>15</sup>. Après avoir occupé plusieurs autres postes, avec plus ou moins de responsabilités, il parviendra à se hisser à la présidence de la Fédération algérienne de football en 1986 mais sans plus de succès : il quittera son poste, désabusé, en 1988<sup>16</sup>.

Placé au point de rencontre de deux cultures, Rachid Mekloufi comme d'autres professionnels de sa génération, ballottés entre deux univers contradictoires, l'un professionnel dans le pays dont il a longtemps été un « sujet » et pour lequel il a exercé ses talents, et

l'autre amateur dans le pays de ses origines à l'appel duquel il ne pouvait pas se soustraire. Ses va-et-vient entre les deux rives de la Méditerranée n'ont pas contribué à éclaircir ses engagements, faisant de lui ni un Français, ni tout à fait un Algérien. Pourtant, cette génération est la seule à avoir eu la possibilité de défendre à la fois les couleurs françaises et les couleurs algériennes, portant la dualité de manière effective sur les terrains de football.

### La génération Dalheb

Les footballeurs qui étaient trop jeunes pour évoluer pendant la période de la guerre d'Algérie, s'ils n'ont pas vécu la même situation, ont connu bien des difficultés dans le rapport avec leur équipe nationale. Dans le contexte d'une importante immigration algérienne vers la France, d'abord libre, puis contenue par la fermeture officielle des frontières en 1974, la plupart de ces sportifs ne connaissaient guère leur pays d'origine, soit parce qu'ils étaient nés en Algérie mais l'avaient quittée très jeunes, soit parce qu'ils étaient nés en France de parents récemment émigrés.

Les professionnels algériens de cette époque n'avaient pas vécu directement la guerre, mais avaient subi l'épreuve de la migration dans le cadre familial, leur père ayant le statut de travailleur immigré. Plusieurs cas mettent en relief la complexité des situations, alimentées par les séquelles du conflit de décolonisation.

Le cas de Mustapha Dalheb est significatif. Né en 1952 à Béjaïa, il quitta très jeune son pays avec sa famille en direction des Ardennes où son père avait trouvé un emploi d'ouvrier métallurgiste à Flohimont, près de Sedan. Repéré pour ses talents de footballeur alors qu'il était encore adolescent, il joua dans les

équipes de jeunes du RC Sedan. Mais, en 1971, parce qu'il était né sur le sol algérien, il fut contraint d'effectuer son service militaire en Algérie. Pendant deux ans, il se retrouva à Alger, ville qu'il ne connaissait pas, dans un pays d'origine qui ne représentait pour lui qu'un très vague souvenir. Il joua durant deux saisons, jusqu'en 1973, dans le club de Belcourt et connut la sélection en équipe militaire d'Algérie. Plus tard, il portera à 35 reprises le maillot de l'équipe nationale, ayant l'occasion de participer à la Coupe du monde en Espagne en 1982.

Cela ne l'empêcha pas d'effectuer une brillante carrière en France à Sedan et surtout au Paris Saint-Germain, club dont il devint l'une des figures emblématiques entre 1974 et 1984. Cette double appartenance Mustapha Dalheb l'assumait, tenant à repousser l'image du « petit Algérien perdu au milieu des méchants français » : il se sentait bien dans la peau du nord-africain élevé dans les Ardennes, se déclarant à la fois français et algérien, déclarant ironiquement ne pas savoir où il passerait sa retraite<sup>17</sup>.

Autre exemple, Abdel Djaadaoui, célèbre libéro du FC Sochaux, né en Algérie en 1947 dans une famille aux maigres ressources comptant 10 enfants. Il quitta l'Algérie pour la France en 1957 avec ses parents, fuyant les dangers du conflit. Le père, plombier à Gagny parvenant difficilement à faire vivre les siens, dès l'âge de 16 ans en 1963, Abdel, apprenti footballeur au club de Gagny, fut contraint de travailler en usine. Bon joueur, il signa malgré tout des contrats amateurs à Clichy-sous-bois en 1965, puis Romainville en 1969, avant d'être engagé comme stagiaire au FC Rouen en 1970 à l'âge de 23 ans. Débute alors véritablement sa carrière professionnelle qui l'entraînera principalement à Sochaux de 1971 à 1982, puis au Havre AC en 1982-83. Dans le Doubs, Abdel Djaadaoui s'identifia

immédiatement à l'image ouvrière du club : en signe de respect et de reconnaissance, chaque année, il effectuait une visite aux usines Peugeot pour saluer ses frères immigrés employés sur les chaînes de montage. Avant son départ de Sochaux, la dernière visite fut particulièrement poignante<sup>18</sup>.

Appelé à jouer pour l'équipe d'Algérie en 1973 à l'occasion des éliminatoires de la Coupe d'Afrique des Nations, Abdel Djaadaoui n'obtint pas l'accueil escompté. Mal accepté car considéré comme un « Français », il refusa de subir les vexations dont il était victime et jouer pour d'Algérie pendant plusieurs années. Il fut rappelé avec insistance par les dirigeants de la Fédération algérienne en 1980 dans la perspective de la Coupe du monde 1982 qu'il ne put finalement pas disputer à cause d'une blessure.

La situation de Mustapha Dalheb et d'Abdel Djaadaoui n'était pas sans rappeler les vicissitudes d'un Rachid Mekloufi, gêné par le caractère incompatible de son statut de vedette en France revenant au pays pour défendre les couleurs de l'équipe nationale.

La problématique était toute différente pour d'autres footballeurs algériens de cette génération qui ont effectué un parcours inverse, c'est à dire briller en équipe nationale, notamment lors de la Coupe du monde 1982, pour pouvoir ensuite, comme gratification, aller jouer en France. Le cas de Salah Assad est à ce titre intéressant : après un excellent « mondial » et un bon comportement dans les clubs algériens, celui obtint du président Chadli en personne la possibilité de s'expatrier vers la France à l'âge de 25 ans, alors que les règlements interdisaient d'aller jouer à l'étranger avant 28 ans. Recruté au FC Mulhouse où il évolua entre 1982 et 1986 avec un intermède au Paris Saint-Germain, il n'eut pas la possibilité de donner la pleine mesure de son talent, sans doute à cause de difficultés

d'adaptation. Mais en raison des services rendus à la Nation, les footballeurs qui devenaient professionnels en France jouissaient désormais d'une meilleure image en Algérie.

Il existe un troisième type de joueurs encore plus marqués par les choix identitaires dans cette génération : ceux qui étaient nés en France de parents immigrés bénéficiant donc de la double nationalité et qui optèrent pour l'Algérie par choix délibéré. Certes, cette décision était souvent motivée par des raisons seulement sportives : n'ayant pas l'opportunité de jouer en équipe de France, ces joueurs trouvaient l'occasion de s'exprimer avec une autre équipe sur le plan international. Cependant le choix de l'Algérie était présenté comme un signe fort d'appartenance nationale et de respect des origines familiales. Nouredine Kourichi, rude défenseur de l'US Valenciennes-Anzin puis des Girondins de Bordeaux, était l'un de ceux-là. Né en France, ne parlant pas l'arabe, n'ayant jamais mis les pieds en Algérie, totalement inconnu, il devint membre de l'équipe nationale en 1981. Pour justifier sa décision, il ne se faisait pas prier pour invoquer sa fibre patriotique : « *C'est vraiment important de porter le maillot de l'équipe nationale. Cela représente un retour aux sources. Ici, en Algérie, je suis vraiment comme chez moi* »<sup>19</sup>. Alim Ben Mabrouk joueur des Girondins de Bordeaux, du Paris FC et du Matra Racing était dans la même situation : né en 1960 dans une famille de 9 frères et sœurs venue d'Algérie en 1954, il vécut dans le bidonville de La Mulâtère à Lyon puis dans un HLM au quartier des Minguettes à Vénissieux. Bénéficiant de la double nationalité, il opta pour la sélection algérienne à l'occasion de la Coupe du monde 1986 au Mexique.

Les témoignages de ces joueurs mettent en relief les difficultés à assumer le choix de l'équipe nationale pour des professionnels. En effet, le tribut

payé était lourd : un clivage psychologique entre « Français » et « locaux » était inévitable sur fond de concurrence, de jalousie, de rancœur. Cette situation n'était pas déconnectée de la réalité dans la mesure où le retour de l'émigré au pays était généralement source de conflits et de discriminations<sup>20</sup>. De plus la Fédération algérienne ne ménageait pas ses professionnels venus de France. En 1982, avec Kourichi, deux autres sélectionnés pour la Coupe du monde, Fawzi Mansouri du Nîmes Olympique et Malek Chebel de l'AS Nancy Lorraine furent obligés de payer leur billet pour rejoindre la sélection et ne reçurent, en guise de gratification pour leur participation à la phase finale, qu'un réfrigérateur... Autre exemple, en mai 1982, au moment de rejoindre l'équipe nationale en stage à Genève, les joueurs convoqués sans autre précision, durent errer deux jours avant de pouvoir retrouver leurs partenaires. Soumis à un véritable test à l'attachement pour la patrie, les joueurs n'avaient pas d'autre choix que d'accepter ces quelques brimades pour connaître « l'honneur » d'être algériens et le droit de défendre les couleurs du pays.

Dans cette génération, quelques joueurs, peu nombreux, optèrent pour la nationalité française. Les autorités algériennes observaient ces démarches avec mépris : l'Amicale des Algériens en Europe, proche du gouvernement, les assimilait aux « Harkis du football français ». En effet, ces footballeurs nés en Algérie et fils de harkis ne pouvaient moralement pas s'engager pour leur pays d'origine. Mais le problème ne fut guère évoqué dans la mesure où leur carrière sportive en équipe de France fut assez courte. Farès Bousdira qui évolua successivement au RC Lens à l'OGC Nice et au SCO d'Angers, après avoir été un solide espoir du football français ne connut qu'une seule sélection en équipe de France en 1976. Quant à Omar Sahnoun, joueur de Beauvais, du FC Nantes et des Girondins de



Bordeaux, né en 1955 à Guerrouma dans une famille qui se réfugia à Beauvais en 1962, il ne connut que quatre sélections chez les tricolores avant de décéder à l'entraînement en 1980.

Particulièrement gênée par les difficiles relations franco-algériennes, cette génération de footballeurs algériens porta tout le poids des tensions qui pouvaient exister de part et d'autre de la Méditerranée. Dès qu'il s'agissait d'évoluer hors des clubs pour l'équipe nationale, ils devenaient des enjeux politiques et des symboles nationaux.

## La génération Zidane

Cette génération est celle d'un apaisement relatif : celle des footballeurs ayant vécu durablement en France avec des parents qui eux-mêmes vivaient depuis un certain temps sur le sol français. Pour cette génération, l'expérience de la migration et le poids de l'appartenance nationale étaient amortis avec le temps.

Zinedine Zidane reste la vedette emblématique de cette génération<sup>21</sup>, active dans les années quatre-vingt-dix, alors que durant les années quatre-vingt les vedettes issues de l'immigration évoluant en équipe de France n'étaient pas issues du Maghreb mais plutôt d'origine espagnole (Fernandez ou Amoros), italienne (Platini) ou malienne (Tigana). Né en 1972 à Marseille dans une famille modeste vivant à la cité de la Castellane, Zinédine Zidane est issu d'une famille algérienne de Béjaïa. Son père émigra vers la France en 1953 pour travailler comme manœuvre dans le bâtiment à Saint-Denis. En 1965, il s'installa à Marseille et fit venir sa famille en 1969. Zinedine naquit ainsi au sein d'une famille déjà installée sur le sol français jouant au football dans différents clubs de la cité phocéenne. Il ne

découvra l'Algérie qu'en 1986 à l'occasion d'un voyage dans sa famille.

Repéré par Cannes, il quitta sa famille en 1986 pour connaître une carrière exceptionnelle qui le mènera de l'AS Cannes aux Girondins de Bordeaux puis à la Juventus de Turin et enfin au Real de Madrid. Il n'a gardé vis-à-vis de l'Algérie qu'un attachement symbolique, artificiellement mis en avant lors de la rencontre France-Algérie du stade de France en 2001. En cette occasion Zinedine Zidane, sollicité par les journalistes sur ses racines algériennes, affirma qu'il aurait un « *pincement au cœur* » en rentrant sur le terrain. Cette confiance suscita un débat qui dépassait le seul champ sportif. D'autant que son entraîneur, Roger Lemerre, avoua comprendre l'émotion de son joueur : « *Peu importe que la famille de Zidane soit algérienne ou française. Il a la chance de vivre en France, un pays en paix, mais il est aussi de sang algérien. Qu'il en soit fier. Pour lui, cela va être un match entre amis. Pas une nation contre une autre nation mais des frères contre des frères* »<sup>22</sup>. Malek Boutih, président de SOS racisme, se laissa aller à quelques critiques dans *Le Nouvel Observateur* : « *Si Zidane proclamait qu'il est français, qu'il est un accomplissement et un bonheur français... Son pincement au cœur quand il joue pour l'Algérie, je m'en fous, cela ne sert à rien !* »<sup>23</sup>. Plus nettement encore, dans *Le Figaro*, Ivan Rioufol somma Zidane de choisir son camp : « *Oui, on aimerait que Zinedine Zidane, qui ne cache pas sa tendresse pour l'Algérie de ses racines, se disent clairement, c'est à dire uniquement Français* »<sup>24</sup>.

Cet attachement mythique aux « racines » s'est trouvé mis en avant à l'occasion de la médiatisation d'un club amateur français, l'AS Algérienne de Villeurbanne qui accéda aux 32èmes de finale de la Coupe de France en janvier 2003. Pour préparer la

rencontre contre le club d'Agde, les dirigeants de cette équipe comptant effectivement dans ses rangs des joueurs algériens ou d'origine algérienne, décidèrent de l'envoyer se « ressourcer » en Algérie. Pour certains, cette mise au vert fut l'occasion de mettre pour la première fois les pieds sur la terre de leurs ancêtres... D'ailleurs la tournée fut suivie de près en Algérie : une fièvre gagna les supporters notamment à l'occasion d'une rencontre amicale contre l'USMA d'Alger (1<sup>ère</sup> division algérienne) et le club d'El Biar (3<sup>ème</sup> division). Contre ce dernier, l'enjeu n'était pas seulement sportif : il s'agissait aussi de rappeler l'épopée de ce petit club amateur aux temps de la colonisation lorsqu'il élimina en 1957 le grand Stade de Reims pour se hisser au niveau des huitièmes de finale de la Coupe de France.

## Conclusion

La présence significative de footballeurs algériens dans le championnat professionnel français<sup>25</sup> a constamment soulevé le problème de la relation ambiguë et complexe au pays d'origine. Cette question s'est posée avec d'autant plus d'acuité que les séquelles de la guerre d'Algérie étaient et sont encore

vives. En fait la question coloniale et son issue n'ont jamais cessé de peser sur la carrière de ces footballeurs, surtout lorsqu'il s'agissait de défendre les couleurs nationales. Si en club le problème n'était pas majeur, les enjeux devenaient tout autres en sélection : les joueurs étaient sommés de choisir et d'assumer cette décision non sans douleur et désagréments. Dans ce cadre, le football met bien en lumière la relation intime et difficile entre la France et l'Algérie.

Au total, ces vedettes ayant suscité admiration et passion, ont pu souvent être instrumentalisées au service des causes les plus diverses : Mekloufi pour l'indépendance, Zidane pour l'intégration. Pour autant, ces footballeurs à grand talent, souvent fort appréciés du public français n'ont pas pu être autre chose que des emblèmes : déconnectés de la réalité, ils ne pouvaient guère être représentatifs de la masse de leurs compatriotes<sup>26</sup> plutôt confrontés au quotidien à de dures conditions de vie et à un racisme parfois violent.

<sup>1</sup> Voir l'article de Mustapha Harzoune, "Psychodrame autour d'un ballon rond", in *Hommes et Migrations*, juillet-août 2003.

<sup>2</sup> Voir *Le Figaro*, 8 octobre 2001.

<sup>3</sup> *Libération*, 6-7 octobre 2001.

<sup>4</sup> *Marianne*, 29 octobre 2001, *Le Monde*, 9 octobre 2001.

<sup>5</sup> Alexandre Villaplaine deviendra collaborateur durant la seconde guerre mondiale, entrera dans la milice et sera fusillé à la Libération.

<sup>6</sup> Alfred Wahl, Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels en France des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995.

<sup>7</sup> Sa carrière fut interrompue par un grave accident de la route au retour de la Coupe du monde de 1954.

<sup>8</sup> Voir Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, *op.cit.*

<sup>9</sup> Voir l'article de Pierre Lanfranchi, "Mekloufi, un footballeur français dans la guerre d'Algérie", in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n°103, juin 1994 et l'article d'Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, "The immigrant as hero : Kopa, Mekloufi and french football", in *The international journal of the history of sport*, vol XIII, n°1, mars 1996.

<sup>10</sup> Rachid Boudjedra, *Le Vainqueur de coupe*, Paris, Denoël, 1981.

<sup>11</sup> Voir l'article de Mahfoud Amara and Ian Henry retraçant l'histoire du football en Algérie, "Between globalisation and local « modernity » : the diffusion and modernization of football in Algeria" in *Soccer and Society*, vol 5, n°1, spring 2004.

<sup>12</sup> Voir les travaux de Jean-François Sirinelli sur les générations intellectuelles et un numéro de la revue *Vingtième siècle* sur les générations.

<sup>13</sup> *Miroir du football*, février 1968, article de Georges Pradels.

<sup>14</sup> Voir *Miroir du football*, reportage de mai 1967 sur la situation du football en Algérie.

<sup>15</sup> *France Football*, 29 février 1972, *Miroir du football*, 3 avril et 21 août 1972.

<sup>16</sup> Voir Pierre Lanfranchi, "Mekloufi, un footballeur français dans la Guerre d'Algérie", *op.cit.*

<sup>17</sup> Article de *France Foot 2*, 14 juillet 1978.

<sup>18</sup> Voir *France Foot 2*, 16 avril 1982, "L'Adieu aux larmes".

<sup>19</sup> Entretien publié par *France Foot 2*, 8 mai 1981.

<sup>20</sup> Voir sur le sujet par exemple le film de Zemmouri, *Prends 10.000 balles et casse-toi* en 1979.

<sup>21</sup> Voir l'article de Mogniss H. Abdallah, "L'effet Zidane, ou le rêve éveillé de l'intégration par le sport", in *Hommes et Migrations*, n°1226, juillet-août 2000.

<sup>22</sup> *L'Equipe*, 4 octobre 2001.

<sup>23</sup> *Le Nouvel Observateur*, 11 octobre 2001.

<sup>24</sup> *Le Figaro*, 13-14 octobre 2001.

<sup>25</sup> Voir la thèse de Marc Barreaud, *Les footballeurs professionnels étrangers en France depuis 1945*, publiée en partie chez L'Harmattan en 2000.

<sup>26</sup> Voir l'exemple du Marocain Merry Krimau, brillant artisan de l'épopée européenne du SEC Bastia en 1977-78 qui était adulé des Corses alors qu'au même moment s'exprimait dans l'île un virulent racisme anti-arabe.